Les jardins d'oasis : des natures en construction

Vincent Battesti

▶ **To cite this version:**

Vincent Battesti. Les jardins d'oasis : des natures en construction. Séminaire Ethnohistoire des jardins, dirigé par Georges Métailié, au Muséum national d'Histoire naturelle (Paris)., Feb 2002, Paris, France. halshs-00204142

HAL Id: halshs-00204142
https://shs.hal.science/halshs-00204142

Submitted on 13 Jan 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

http://vbat.org

Vincent Battesti
Signature numérique de Vincent Battesti
DN : cn=Vincent Battesti, o=vbat, ou, email=x@vbat.org, c=FR
Date : 2008.01.13 18:26:16 +01'00'

Vincent Battesti
Anthropologue au Cedej[1]
Le Caire, avril 2002.

Résumé du cours donné pour le Service de la formation continue au Muséum national d'histoire naturelle, le 7 février 2002
13h 30 à 16 h 30 – Bibliothèque de biophysique

Séminaire de Georges Métailié : *Ethnohistoire des jardins*.
Intitulé du cours :

Les jardins d'oasis : des natures en construction.

Présentation de l'oasis 1
Les oasis dans le monde 2
Les histoires des oasis 2
Les représentations variées du travail dans les palmeraies 3
Du statut du travail 4
L'exemple du palmier 5
Le travail dans les oasis : jardins de plaisir ? 6
L'évidente importance de l'eau 7
La colonisation européenne et ses enjeux 8
Situation de l'eau au Jérid 10
Les intervenants dans le monde des jardins d'oasis 11
Les variations de modèles de jardins 11
Des ressources socio-écologiques 12
Bibliographie 14

Présentation de l'oasis

Les oasis excitent toujours notre imaginaire occidental. Pensez à une oasis : qu'imaginez-vous ? Pensez à la pratique (imaginaire) que vous en faites ; comment la définissez-vous ? À travers le monde, leurs histoires sont aussi variées que les palmeraies sont nombreuses et différentes. À la fois image en Occident de la *farniente* orientale et à la fois fruit du labeur de millions d'être humains, les oasis et leurs palmeraies jouent de l'équivoque. Le statut du travail dans les jardins est lui-même ambigu. Des touristes, des agents du développement ou des jardiniers, nous rendrons compte des représentations que chacun cultive d'un même espace géographiquement limité ; l'espace est restreint, les idées et les pratiques se chevauchent. Alors, le jardin d'oasis se résume-t-il à quelques palmiers, et un peu d'eau dans le désert ? Ou est-il (aussi) une rencontre souterraine de conflits et négociations sur des ressources que sont l'eau, la terre, le travail et peut-être aussi des idées de la nature ?

Je propose au lecteur[2] une petite promenade consacrée aux jardins des palmeraies du Sahara et particulièrement d'une région de Tunisie, le Jerid. Mais nous aborderons également en illustrations quelques autres exemples du Maroc, d'Égypte et du Yémen.

---

[1] Et associé à l'équipe « Eco-anthropologie » MNH, FRE 2323 CNRS & à l'équipe de recherche « Outils et processus d'intervention sur les paysages », École nationale supérieure du paysage à Versailles.

[2] Ces pages sont issues d'un cours donné à la Formation continue du Muséum national d'histoire naturelle le 7 février 2002. J'ai conservé dans cette version l'optique de m'adresser à un public français, et d'écrire à partir de ce référentiel.

Le jardin ne peut exister seul en zone désertique. Il a besoin d'un autre jardin à côté de lui pour l'isoler des conditions désertiques, des conditions en général néfastes aux cultures exogènes. L'ensemble des jardins contigus crée la palmeraie. Pour être précis, j'ai décidé d'appeler « palmeraie » cet ensemble contigu des jardins et « oasis » l'ensemble de la palmeraie et du bâti (les villages ou les bourgs, voire les villes). Donc, dès lors que l'on parle de jardin en milieu désertique, il nous faut penser à leur ensemble qui les rend possible, la palmeraie.

Les oasis dans le monde

Parler de jardins quand on travaille sur les étendues désertiques est déjà une gageure pour le moins agronomique. Le désert qui nous concerne ici est de taille, puisque le Sahara est le plus vaste au monde. Ces grandes étendues minérales de roches et de sables sont néanmoins constellées de taches ou de traînées vertes : les palmeraies et leurs jardins. Par ailleurs, ces oasis existent au-delà du Sahara, en fait, on en compte sur les cinq continents. Elles représentent sur le globe, pour les plantées en palmiers dattiers près d'un million d'hectares et elles font vivre directement entre sept et dix millions de personnes ; encore que cela dépende de ce que l'on appelle oasis. Il pourrait sembler pertinent de considérer la vallée du Nil comme une oasis ; presque la totalité de la population égyptienne est concentrée dans cette vallée, soit plus de 60 millions de personnes. Il faudrait ajouter à ces populations d'oasis celles qui en vivent partiellement (pasteurs nomades par exemple), celle des oasis sans palmier (comme l'oasis de la Ghouta à Damas), celles des oasis en zones continentales à hiver froid (Asie centrale, Chine), etc.

Les histoires des oasis

Pour nous concentrer sur le Sahara, l'histoire des oasis nous est assez mal connue, car en dépit de l'abondance des sites et de la longue occupation du Sahara au néolithique (12 000-4 000 ans av. J-C), dans une phase beaucoup plus humide que l'actuelle, il n'existe pas d'évidence directe que l'agriculture y était alors vraiment pratiquée[3]. L'opinion, diffusionniste, la plus courante est de supposer que l'oasis à palmier dattier fut inventée dans le golfe Persique, le centre présumé de domestication de cette plante[4]. Des palmeraies auraient existé dans cette région dès 5 000 av. J-C. Des fouilles archéologiques menées sur le site d'Hili, en bordure de l'oasis d'al-Aïn (Émirat d'Abu-Dhabi), tendent à indiquer que les régions périphériques du grand désert d'Arabie connaissaient déjà une agriculture avancée en 3 000 av. J-C, le mode d'utilisation du sol étant celui des oasis[5]. Ces vieilles oasis ont pu grouper depuis des siècles des populations importantes, fondement démographique des États qu'ont constitués les vieilles civilisations nilotiques (sur le Nil) et mésopotamiennes (entre le Tigre et l'Euphrate). Les oasis, par leur caractère si particulier, ne se suffisent pas de la disposition d'éléments naturels favorables. Ainsi, le Nil et sa crue en Égypte pour reconnu et évident qu'est leur mariage, ont nécessité de cinq millénaires d'aménagements humains rendus possibles par des facteurs politiques – la centralisation du pouvoir – et des facteurs techniques – la maîtrise de l'irrigation.

L'hypothèse classique expliquant la présence dans la zone saharienne de la structure oasienne, mais aussi des plantes qui l'accompagnent, relève ainsi d'une thèse diffusionniste.

---

[3] Bounaga N. et Brac de la Perrière R.A. – Les ressources phytogénétiques du Sahara, *Ann. Inst. Nat. Agro*. El-Harrach, vol. 12 (1), 1988, T. I, pp. 79-94

[4] Rappelons au passage que le palmier pour un botaniste n'est pas à proprement parler un « arbre » : peut-être de haute stature, mais il ne possède pas de bois (tissu secondaire). Il est d'un point de vue scientifique une sorte de grande herbe, une relique de l'ère tertiaire, rigidifiée par les fibres de son stipe (et non son « tronc »).

[5] Cleuziou S. et Costantini L. – À l'origine des oasis, pp. 1180-1182, *La Recherche*, nº 137, vol. 13, octobre 1982.

Ces civilisations orientales, fondées en bonne partie sur la maîtrise de l'eau d'irrigation, auraient diffusé leurs techniques notamment vers l'Afrique du Nord. Au premier millénaire av. J-C, les techniques agricoles suivent les bords de la Méditerranée et les franges présahariennes le long des grandes routes commerciales des « chars » qui menaient déjà aux rives sahéliennes. Ces voies sont bientôt relayées par les pistes caravanières vers 500 av. J-C grâce à l'introduction du dromadaire (domestiqué au Proche-Orient depuis le troisième millénaire avant Jésus-Christ). Les techniques d'exhaure[6] et d'irrigation, ainsi que les pratiques agricoles, se seraient ainsi diffusées progressivement dans les étapes caravanières, et auraient alors commencé à se constituer les chaînes d'oasis[7]. Aujourd'hui, on postule de multiples autres influences, notamment une plus sub-saharienne qui aurait régi les modes de travail agricoles. Par là, on critique en particulier le récurrent « tropisme oriental » dont est victime le Maghreb et qui lui renie toute innovation locale.

Il est rare que l'eau coule d'elle-même en abondance dans le désert : il faut aller la chercher, la capter, la répartir. Il faut ensuite importer le matériel végétal, la main-d'œuvre, les savoirs-faire et les organiser. La transformation de terres arides en zones de cultures verdoyantes, créées *ex nihilo*, demande de lourds investissements qui ont été le fait de réelles organisations, parfois appelées « sociétés hydrauliques ». Principalement au Moyen Âge, le florissant commerce caravanier à travers le Sahara — qui pour certains auteurs n'existait pas avant l'apparition de l'islam[8], on pourra plus justement dire qu'il a pris à cette époque un nouvel essor — joignait les Empires noirs et leurs gisements aurifères du « Soudan » (dont le Ghana) aux cités marchandes maghrébines. La création de nombreuses oasis dans le Sahara occidental et central ne peut se comprendre qu'en rapport à l'importance du trafic du VIIIe au XIVe siècle à l'époque où la voie du Nil, beaucoup plus commode à l'Est, était barrée en Nubie par de puissants royaumes chrétiens. Les jardins d'oasis sont donc les héritières d'une longue histoire qui remonterait à l'origine de l'agriculture. Dans un sens, elles sont « primitives », à condition d'évacuer l'acception négative du terme puisque ce sont par ailleurs des modèles de systèmes de production extrêmement performants.

Les représentations variées du travail dans les palmeraies

Avant d'être des écosystèmes ou des agrosystèmes complexes, les palmeraies d'oasis sont des paysages fortement marquants, singulièrement pour nos imaginaires européens, et peuvent cristalliser des représentations très contradictoires. Un même milieu, un même paysage, l'oasis en l'occurrence, peut concrètement ne pas être perçu, et donc pratiqué de manière identique par diverses personnes. Ainsi, selon ses origines, ses préoccupations et ses intérêts, on attribue à cet objet-système des faciès différents. À ce point différents dans le cas présent, qu'ils en deviennent opposés sur ces certains points. Cette opposition pourrait être troublante quand j'attribue aux « regardeurs[9] » du monde oasien (métayers, propriétaires de jardin, cadres administratifs, touristes, commerçants…) un statut d'acteur, c'est-à-dire qu'ils prennent une part importante, volontaire ou non, dans l'évolution de ce milieu.

---

[6] L'exhaure est l'extraction de l'eau du sous-sol.

[7] p. 8 *in* Toutain G., Dollé V., Ferry M. – Situation des systèmes oasiens en régions chaudes, *in* Dollé V. & Toutain G. (sous la direction de) - *Options méditerranéennes, Série A : Séminaires Méditerranéens n° 11, Les systèmes agricoles oasiens, Actes du colloque de Tozeur (19-21 nov. 1988)*, Paris, CIHEAM, 1990, pp. 7-18

[8] p. 15 *in* Vermel P. – *Écologie saharienne et pénétration de l'Islam,* Paris, HPHE, 1973.

[9] Dans le sens de Marcel Duchamp: « C'est le regardeur qui fait le tableau. » Nous verrons plus loin que privilégier la dimension visuelle n'est pas innocent.

Du statut du travail

Les oasis frappent nos imaginaires et cela dès l'enfance. Qui n'a pas lu « *Tintin au pays de l'or noir* » par exemple ? Notre reporter à cet égard a sans doute beaucoup contribué à fixer les couleurs du paysage de palmeraie, en lui donnant une forme épurée : quelques dattiers verts (dont les régimes tombent curieusement en donnant un coup de pied dans l'arbre), une flaque d'eau bleue et peut-être une tente. Le tout entouré d'une immensité de sables jaunes. Est-ce vraiment cela l'oasis ? Pour l'anecdote (c'est un cas extrême), j'ai rencontré des touristes européens à Tozeur (Tunisie) qui me demandaient de parfaite bonne foi où ils pouvaient voir une oasis… Ils se trouvaient précisément dans une oasis dont la très belle palmeraie d'un millier d'hectares verdoyants n'a jamais tari l'éloquence des voyageurs anciens. Cependant, ils ne la voyaient pas : où est l'oasis perdue dans les sables et ressemblant à celles des aventures de Tintin ? Certes, cette représentation minimaliste de l'oasis est peut-être une réalité. Un peu moins pittoresque, mais beaucoup plus classique, est la perception touristique de type romantique. L'oasis serait alors une vaste forêt sauvage de palmiers qui procure aux habitants de ces heureuses contrées eau et fruits à volonté. Les agences de voyages ainsi que des guides locaux complaisants (qui cherchent avant tout à satisfaire le client, c'est-à-dire à le confirmer dans ses vues) jouent d'ailleurs beaucoup sur cette image. Le type-même de pratique touristique de l'espace cultivé va confirmer cette représentation puisqu'elle consiste en général en un parcours en calèche le long d'une voie circulaire qui ne permet que d'entrapercevoir les cimes des dattiers par-dessus les palissades de palmes qui protègent chaque jardin. Le touriste n'est pas idiot pour autant. Ce parcours unique et donc cette pratique de l'espace ont été pensés pour lui et avant lui ; il est même presque sommé de l'exécuter, les conducteurs de calèches ne lâchent pas facilement leur proie ; par ailleurs, s'enfoncer dans les dédales de la palmeraie n'est jamais rassurant pour l'étranger, alors que la route, il y a peu goudronnée et récemment éclairée à Tozeur, est une promenade agréable.

C'est ici que se fait le lien avec le travail. Dans l'usage courant, la langue française utilise le terme « oasis » dans le sens de petit éden terrestre : une oasis de bonheur, de repos, le havre de paix. Un éden qui sous-entend, comme dans les Écritures saintes, une abondance : on tend le bras pour cueillir sa nourriture, fruit de la Nature providentielle. L'effort se limite à cela. Cette représentation évacue complètement l'idée du travail ; le travail, singulièrement celui de la terre, n'est-il pas une malédiction pour les judéo-chrétiens depuis les temps de la Genèse ? Le travail manuel est d'institution divine, mais au titre de punition. N'est-il pas écrit « *Le sol sera maudit à cause de toi ; c'est avec peine que tu en tireras ta nourriture* » depuis que l'homme fut chassé du paradis terrestre ?

- « Vous êtes-vous jamais représenté le paradis terrestre, reprit M. Lafourche, avant que nos premiers parents eussent goûté à la fatale pomme ?
- « Voulez-vous dire, répliqua M. Hunt, que cette oasis…
- « Et quand cela serait ?
- « Pour être flatté, le portrait n'en est pas moins ressemblant. »

[Extrait d'un dialogue p. 104 du roman *L'oasis*, *Scènes du désert*, de Ch. Wallut, 1885]

C'est un peu cette oasis édénique que les touristes occidentaux vont retrouver. Ainsi, naturellement, la palmeraie correspond à un paysage spontané sans agriculture, à la vie primitive mais heureuse. Je parle ici de touristes, mais cette minoration du travail peut être aussi à présente chez les agents du développement (ONG et Agences de coopération) qui en Afrique de l'Est proposaient comme « solution miracle » la culture du palmier aux populations fortement affectées par la sécheresse. Les nombreux projets se sont soldés par des échecs. Associer les oasis à palmier dattier à l'image d'un coin de verdure paradisiaque au

milieu du désert, c'était oublier ou ignorer l'extraordinaire savoir-faire, forgé par l'expérience de nombreuses générations, et la somme de travail considérable que représentent le fonctionnement des oasis sahariennes et du Moyen-Orient. En effet, la pratique de l'agriculture oasienne signifie savoir parfaitement utiliser et gérer, en général collectivement, des ressources en eau rares, maîtriser un système agroforestier complexe, maintenir durablement la fertilité des sols et enfin employer correctement les techniques culturales propres au palmier dattier.

Il est arrivé pourtant que des voyageurs du XIX^{e} siècle ne partagent pas cette impression rapide d'oisiveté observée chez nos contemporains, et au contraire donnent les oasis comme exemples de la réussite de la volonté et du labeur (ce qui sert alors de support à un discours moral à destination d'autres peuples « oisifs »). Ainsi, dans le *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle et des phénomènes de la nature* :

> « Quand on visite une Oasis quelconque, il est impossible de nier les miracles de l'industrie, et de ne pas charger d'imprécations les pays qui croupissent dans la misère, et qui, habitués aux horreurs de l'esclavage, ne font rien pour en sortir. Qu'ils recueillent la punition de leur paresse, c'est justice : on ne peut plaindre l'homme assez lâche pour redouter le travail ; la pitié n'a d'oreille que pour l'infirme et la faiblesse. »[10]

Il n'en reste pas moins que pour nos voyageurs modernes, qui se succèdent innombrables à l'identique, la palmeraie est réelle dans les catalogues des agences de tourisme avant d'être réelle dans l'expérience. L'image déteint sur le vécu local de nos touristes, autrement dit la subjectivité vis-à-vis de l'objet est transportée dans les sacs de voyage. Sur place, le touriste cherchera à confirmer par la perception une représentation préalablement formée des oasis. De la même manière que des vacanciers européens pensent le climat forcément agréable au Sahara et se vêtent légèrement au milieu de l'hiver, sans que qu'ils trouvent à redire sur les températures. La palmeraie est si « pittoresque », et il fait si bon de n'y rien faire ; se suffire de l'ombre d'un palmier sur le bord de la piscine d'hôtel.

L'exemple du palmier

Ces oasis sont perçues comme sauvages (non domestiquées), un peu comme le seraient les forêts en France (ce qui est encore une erreur). Et pourtant, à y regarder de près, on remarque vite qu'il y a dans la palmeraie des jardins enclos, avec des cultures basses, légumes, fourrages… Le sol est retourné, le plus souvent à la main, il y a des semis, de l'entretien, des récoltes, bref tous les signes d'une agriculture. Une agriculture grande consommatrice de main-d'œuvre. À Tozeur, dans la région du Jérid, c'est près d'un millier d'hectares qui sont plantés en palmiers dattiers, pour cette seule palmeraie.

« Planté », car effectivement chaque palmier d'une oasis (sauf accident) est planté, et non issu d'une graine tombée au sol ou même semée par l'homme. Le palmier dattier (*Phœnix dactylifera* L., de la famille des *Arecaceae*) possède deux types de reproduction, une sexuée (par la graine contenue dans le fruit, dans la datte) et une reproduction asexuée ou végétative par rejet. Sans l'intervention de l'homme, des rejets poussent à la base du pied-mère formant finalement un bouquet d'arbres, mais l'agriculteur sépare le rejet quand il est encore assez jeune pour le replanter ou le vendre Pourquoi utilise-t-on exclusivement cette reproduction par rejet ? C'est que le rejet sera strictement identique au pied-mère, de sexe et en qualité, car il possède exactement le même patrimoine génétique : c'est en quelque sorte une prolongation de la plante mère. C'est le seul moyen d'être certain de planter un pied femelle (un *ratio* d'un

---

[10] Au chapitre des oasis, Guérin F.-E. (sous la direction de) - *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle et des phénomènes de la nature*, Paris, Au bureau de souscription, 1838, T. 6.

à deux pieds mâles pour cent pieds femelles suffit amplement dans une plantation entretenue par l'homme[11]) et aussi le seul moyen de retrouver une qualité de fruit, en reproduisant les caractéristiques organoleptiques de la variété. En fait, il ne s'agit pas à proprement parler de variétés mais de cultivars, car ce sont des clones qui sont produits. Un palmier « sauvage », issu de graine, est non maîtrisé, l'aléatoire intervient de manière trop évidente, les fruits sont beaucoup moins appréciés (ils sont parfois immangeables).

Bref, avec 1 000 hectares de palmiers plantés à Tozeur, à raison d'une densité d'environ 300 pieds à l'hectare en moyenne, le calcul est rapide, cela fait 300 000 palmiers. Et chacun de ces 300 000 dattiers doit dans l'année avoir été escaladé (à mains et pieds nus au Jérid) par les jardiniers deux ou trois fois pour la pollinisation des fleurs femelles au printemps (le *dhokar* : toutes les inflorescences femelles ne s'ouvrent pas en même temps), pour les variétés les moins rustiques on grimpe une autre fois en juillet pour suspendre les régimes afin d'éviter que la hampe du régime ne casse sous le poids des dattes (l'*imferza* : en général, on repose le régime sur une palme, et l'on procède également à une éclaircie) et une, deux voire trois fois à l'automne pour la récolte. Ce seul exemple des montées au palmier dattier donne une idée de ce que l'oasis absorbe en travail. On constate déjà sur ce seul objet et sur ce seul aspect les différences de points de vue que manifesteront des touristes, européens voire tunisiens citadins, face à une « forêt » qui pousse d'elle-même et des jardiniers qui plantent et soignent leurs arbres fruitiers.

Le travail dans les oasis : jardins de plaisir ?

Une autre explication du trouble que l'on peut avoir vis-à-vis de cette forme d'agriculture est l'habitude de distinguer dans les régions plus septentrionales l'*ager* du *sylva* : l'*ager*, les espaces cultivés, labourés, semés et récoltés en masse et le *sylva*, les espaces arborés. Ou encore en Europe, l'héritage pratique de la construction de la campagne peut faire dire que ce sont les champs qui ont mangé la forêt, le domestique qui a pris le pas sur le sauvage (voir l'imagerie par exemple des moines défricheurs des temps médiévaux). Cette dichotomie ne fonctionne plus ici puisque le sauvage au Sahara, c'est le désert, c'est-à-dire le vide sinon quelques plantes xérophytes à pâturer. C'est une dichotomie entre le vide et la domestique forêt de palmiers dattiers. Dans les palmeraies d'oasis, c'est l'*hortus*, les espaces jardinés, qui combine classiquement dans l'organisation oasienne trois strates de cultures superposées : les palmiers, la strate dominante, qui ombragent la strate intermédiaire des arbres fruitiers (pêchers, abricotiers, grenadiers, bananiers, citronniers, orangers, figuiers, cerisiers, pommiers, etc.) ; ces arbres couvrent eux-mêmes les cultures basses en maraîchage (tomates, piments, blettes, carottes, menthe, aubergine, fève, ail, gombo, persil, navet, oignon, etc.), en céréales (blé, orge, maïs, petit mil, etc.) ou en fourrage (luzerne, sorgho, adventices). Ce système est propre à créer un microclimat particulier et favorable à l'agriculture en milieu désertique, intégrant le poids des contraintes naturelles : diminution de l'exposition au soleil, réduction du vent, augmentation de l'hygrométrie… C'est ce que l'on nomme couramment « l'effet oasis » qui crée une sorte de parenthèse efficace sur l'environnement immédiat.

Revenons à l'exemple de ces (au moins) trois cent mille palmiers de l'oasis de Tozeur (ordre de grandeur). Comme nous avons pu le voir, cela représente une masse de travail énorme sur l'année ; d'autant plus que le palmier n'est pas la seule plante cultivée. D'après le diagnostic que j'ai effectué sur la région, en termes de masse horaire, le dattier n'absorbe que

[11] La fécondation normalement anémogame (assurée par le vent) du dattier est suppléée par l'homme (on pourrait la dire « anthropogame ») afin d'accroître le rendement de fructification et d'augmenter la densité des pieds femelles porteurs de régime sur l'espace du jardin. Un pied de dattier issu de graine aura théoriquement 50 % de chance d'être femelle ou mâle : cette incertitude n'est pas acceptable pour le jardinier qui devra attendre parfois jusqu'à une demi-douzaine d'années avant de s'assurer du sexe du dattier.

30 à 50 % des temps de travaux sur les cultures. Ces temps de travaux consacrés aux cultures eux-mêmes ne représentent que disons 50 % du travail agricole dans les jardins, car il y a aussi les travaux de désherbage, de nettoyage, l'irrigation, l'élevage… Par exemple, dans les exploitations entretenues (qui ne sont pas en voie d'abandon) du Jérid tunisien, il est de coutume de retourner chaque année un quart du jardin à la main, muni d'une sape. C'est-à-dire que le sol de la palmeraie est entièrement défoncé sur au moins 30 à 40 centimètres tous les quatre ans (sauf dans les zones abandonnées)[12]. Cause et conséquence de cette énorme masse de travail non mécanisé est son pendant : l'extrême parcellisation, voire la pulvérisation des propriétés. Dans les vieilles palmeraies de la région, 40 % des jardins ont moins d'un demi-hectare (une superficie moyenne probable est de 0,7 ha). Aussi, le grand nombre de propriétés divise d'autant la masse de travail. Cela induit qu'un grand nombre de personnes sont impliquées dans la gestion pratique de la palmeraie. Effectivement tout le monde à Tozeur ou sa région a un pied dans l'oasis, directement ou indirectement par un parent proche. La palmeraie se compose de centaines de jardins juxtaposés comme dans un puzzle, insérés les uns contre les autres, et construits en trois strates de cultures. J'utilise de préférence le terme de « jardin », car il s'agit de jardinage vivrier destiné pour beaucoup à l'autoconsommation (mais pas uniquement, il est vrai). Et si l'on se promène dans ces palmeraies, on a des chances de voir les jardiniers occupés à désherber ou couper quelques salades, ou à mille autres tâches : bref à travailler. Mais l'on a aussi une chance non négligeable de les trouver en train de siroter leur décoction de thé, faire la sieste, à traîner ou discuter avec un voisin, fumer une cigarette à l'ombre de rosiers ou de jasmins. Le soir, on n'y travaille pas (sauf en cas d'irrigation), mais les hommes s'y retrouvent pour boire le *qasham*, *legmi* fermenté, alcoolisé donc[13]. Un feu est allumé, l'on y fait cuire des fèves et l'on passe la soirée là, à profiter du jardin et de sa fraîcheur. Si l'ambiance est bonne, la soirée s'étire, les langues se délient, on improvise des percussions, on chante des romances que les femmes ou les enfants ne pourraient entendre. Le jardin est alors un petit éden masculin.

L'évidente importance de l'eau

La terre et le travail sont deux des trois facteurs qui contrôlent la palmeraie. Il nous manque le dernier terme de la trilogie : l'eau. L'eau et le jardin d'oasis ? L'association semble d'une évidente lapalissade… Le manque ou l'absence d'eau définit par essence le désert et il semble banal et vrai qu'il n'y a pas de jardin sans eau en zone aride. La palmeraie d'oasis est en quelque sorte l'antithèse du désert et cette opposition est d'abord construite sur l'eau. Sa présence toutefois ne nous assure pas de l'existence d'oasis : nous en avons un exemple au Kalahari en dépit des nombreux cours d'eau qui s'écoulent dans ce vaste basin. Pour que des oasis fleurissent dans le désert, outre des hommes et de l'eau, il est nécessaire que des connaissances et des moyens soient maîtrisés pour élaborer des équipements hydrauliques (puits, canaux, barrages, etc.). Au Kalahari, cette région d'Afrique méridionale, les Khoisans (Bushmen) vivent sans agriculture substantielle et ne possèdent pas les savoirs-faire nécessaires en irrigation. Les Européens arrivés tardivement au XIX^{e} siècle étaient principalement intéressés par le gros élevage spéculatif dans les steppes avoisinantes. Ils n'ont pas eu besoin non plus d'élaborer des systèmes oasiens (des régions à meilleure pluviométrie leur fournissaient des terres admettant les systèmes techniques agricoles importés d'Europe qu'ils maîtrisaient). Ainsi, l'eau n'est pas l'unique élément nécessaire à l'élaboration de systèmes oasiens ; ou plutôt, avec l'eau, il faut inclure le cortège des savoirs-faire avec ses composantes culturelles, économiques, sociales et techniques en général.

---

[12] À Zagora au Maroc, dans la vallée du Draa, les parcelles sont travaillées chaque année en leur entier.

[13] Le *legmi* est le jus, la sève en fait, du palmier que l'on a étêté.

L'eau demeure essentielle, indispensable dans une perspective oasienne. La colonisation française du Maghreb nous fournit un exemple de l'importance qu'elle revêt. Avec la colonisation, c'est sans doute la première fois dans l'histoire des oasis que la contrôle de l'eau échappe complètement aux oasiens, aux Jéridi en l'occurrence. Jusqu'alors, cette ressource avait toujours été localement convoitée, accaparée, négociée, partagée… Les Européens en prirent le contrôle[14]. À bien des égard, l'innovation coloniale aux multiples facettes sera fondatrice puisqu'elle sera reprise sans beaucoup de révision critique par l'État tunisien indépendant, toujours au nom du Progrès. Quelles furent les motivations premières de cette prise de pouvoir hydraulique ? Il était d'abord stratégiquement important de contrôler ces portes du désert ou ces relais qu'étaient les oasis[15]. Ensuite, la politique française d'incitation à l'installation de colonies d'Européens (« ces terres que ne manqueront pas de mettre en valeur nos braves et courageux paysans français ») amena d'abord l'Autorité à s'inquiéter de la possibilité de fonder une agriculture ; une agriculture à la hauteur de la Civilisation qu'elle devait inoculer en ces lointaines contrées abandonnées du Progrès.

> « L'exemple des colons anciens que le Gouvernement favorise de son mieux sera salutaire pour les indigènes du voisinage. Ils apprendront à mieux cultiver leurs terres, à mieux soigner leurs bêtes ; ils verront la puissance des engrais et des croisements ; ils sortiront peu à peu de la routine dans laquelle ils se sont complus jusqu'ici ; […] »[16]

Immuabilité et fixité sont les principaux termes que les Européens attribueront aux oasis en découvrant la vie des palmeraies. Face au désert, ils auront tôt fait d'analyser la situation locale en identifiant avec l'eau le facteur limitant.

> « Alors que la vie économique est en constante évolution, que la Tunisie, surtout depuis le Protectorat, voit son agriculture se développer régulièrement, que l'aspect de régions entières se modifie rapidement, les oasis semblent avoir atteint, depuis un temps immémorial, leur niveau actuel de production ; elles sont comme figées dans leur décor immuable ; toute leur vie, en effet, demeure subordonnée à un facteur qui semble invariable : la quantité d'eau débitée par les sources. »[17]

Les palmeraies installées là ne pouvaient satisfaire l'administration coloniale. Elles étaient, d'une part, trop éloignées, comme nous l'avons vu, de sa conception de la bonne agriculture productive. D'autre part elles étaient trop profondément enracinées dans les enjeux locaux de pouvoirs en mouvements constants des siècles durant, procès de « négociations » locales permanentes qui résultèrent en une quasi inintelligible (pour les Européens tout du moins) organisation foncière des jardins dans les palmeraies et de leurs systèmes d'adduction et d'évacuation des eaux.

> « La société oasienne est soumise à cette loi inexorable qui lui commande de réviser, de génération en génération, la jouissance de biens qui ne peuvent s'accroître, entre des groupes dont les exigences vitales varient sans cesse. Cette loi explique la complexité de la coutume immobilière,

---

[14] L'une des premières mesures, qui fut juridique, consista en le versement au domaine (propriété de l'État) par décret de toutes les sources d'eau en 1885 (le Protectorat fut instauré en 1881).

[15] La colonisation française du Sahara procéda d'ailleurs par sauts de puce, d'une oasis à l'autre, le contrôle de l'une permettant le contrôle de tout le désert avoisinant.

[16] Exposition coloniale de Marseille 1906 – *Les colonies françaises au début du XX^e^, cinq ans de Progrès (1900-1905)*, préface et introduction de Paul Masson, Algérie par F. Nicollet & G. Valran, Tunisie par E. Toutey, Tome 1, Marseille, Barlatier Imprimeur-éditeur.

[17] p. 13 *in* Bardin P. – Les populations arabes du Contrôle Civil de Gafsa et leurs genres de vie, Publications de l'Institut des Belles Lettres Arabes, Tunis, extrait de la *Revue IBLA*, 2^e^, 3^e^ et 4^e^ trimestre 1944.

> l'extrême enchevêtrement du droit à la terre et du droit à l'eau, et les conflits incessants qui en résultent. »[18]

À partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, les nouveaux colons voulurent recréer de toutes pièces leurs propres plantations de palmiers dattiers. En fait, il s'agissait de s'extraire et s'émanciper de la complexité locale qui n'était pas maîtrisée par les Occidentaux, et de court-circuiter la « négociation », non seulement sur les questions afférentes à l'eau (avec leurs propres forages), mais également sur celles qui concernent le foncier (ils « inventèrent » de nouvelles terres, prises sur le désert qui semblait n'appartenir à personne) et la main-d'œuvre (ils importèrent une nouvelle conception du travail agricole : le salariat).

Et s'il faut se mettre au travail, la Civilisation occidentale le fera en grand. L'enjeu est de faire montre de sa capacité à s'inscrire sur ces espaces qu'elle considère pour ainsi dire vierges, une *tabula rasa* : faire table rase. Si la citation du *Dictionnaire pittoresque* (en page 5) pouvait encore au début du XIX^e^ siècle exprimer l'admiration, la Révolution industrielle et le triomphe du Progrès consommés, on rase et l'on fait mieux. L'ambition ?

> « Donner la vie au désert, rompre par la présence des arbres et de la verdure la triste monotonie d'un terrain dénudé, peupler ces sables mornes et silencieux, telle peut être l'œuvre des puits artésiens. »[19] Par ailleurs, « Rien ne résiste à nos puissants outils, tandis qu'une couche un peu dure de pierre est pour ces puisatiers indigènes une barrière infranchissable. »[20]

Bien évidemment, la question de l'eau n'avait pas attendu l'arrivée des Européens pour être abondamment traitée. L'histoire locale de Tozeur veut que ce fut Ibn Chabbat, un lettré et mathématicien du Jérid, qui ait conçu au XIII^e^ siècle le modèle et l'organisation du système d'irrigation de Tozeur. D'autres histoires montrent combien déjà à l'époque ce fut une affaire de consensus. Sept siècles plus tard, nul doute que cette organisation eût subi autant de modifications que l'oasis a connu de vicissitudes et de générations d'ayants droit. Et si Paul Penet[21], contrôleur civil de la région, s'attela à la tâche du déchiffrement et de l'écriture du système oasien d'irrigation de Tozeur au début du XX^e^ siècle, ce n'était pas seulement mû par l'amour de l'art. Il y avait évidemment un bel enjeu à connaître et à maîtriser la manipulation de l'eau dans la palmeraie. Il y a une équation que les coloniaux ont formulée pour ces types de milieux oasiens : qui veut contrôler la société locale doit contrôler l'eau, ressource vitale ici plus qu'ailleurs.

À cela s'ajoutent des motivations qui leur semblaient tout à fait nobles : montrer la capacité de la civilisation occidentale, de la colonisation française digne successeur de l'Empire romain (la légitimité du Progrès en sus), à s'inscrire sur cette *tabula rasa* que leur semblait être le désert, voire le Jérid arriéré. En fait de prétentions, il est vrai que l'histoire locale et récente de la colonisation géographique et politique apporta des innovations sans précédent ; certes ce n'étaient pas les premières, mais leur portée est tout à fait originale[22].

---

[18] *Ibid*., p. 14.

[19] p. 363 *in* Tissandier G. – *L'eau*, Paris, Éd. L. Hachette et Cie, 1867.

[20] p. 366, Ibid.

[21] Penet P. – *Tableau de distribution d'eau d'irrigation dans l'oasis de Tozeur*, Tunis, Régence de Tunis, Protectorat français, Direction générale de l'intérieur, s.d. [1912].
Titre de page intérieur : « Tableau d'eau de Tozeur. Au septième siècle de l'Hégire (XIII^e^ de l'ère chrétienne) Ibn Chabbat, Imam de Tozeur et historien, a fondé le règlement de répartition des eaux de l'oasis de Tozeur. Ce règlement s'est perpétué par tradition orale. De 1911 à 1912 (1329 à 1330 de l'Hégire), sur l'initiative et par les soins de P. Penet, Contrôleur civil, assisté de Mahmoud Snadly, interprète de contrôle civil, la tradition orale a été relevée et fixée par écrit. »

[22] Voir Battesti V. – The Power of the Disappearance, Water and the Jerid in Tunisia, *Worlds of Water*, London, IWHA, University of Bergen, 2002. [à paraître]

Situation de l'eau au Jérid

L'origine de l'eau n'est pas le discriminant essentiel qui définit la structure de l'oasis, mais comme nous allons le voir, il a son importance. Au Maroc, dans les vallées du Draa et du Ziz, les palmeraies sont irriguées par les oueds (cours d'eau intermittents en zone aride) alimentés par les massifs montagneux de l'Atlas. Dans le Jérid, il n'y a rien de tel. S'il existe des oueds, ils sont en fait artificiels et s'apparentent davantage à de vastes canaux collecteurs. L'eau d'irrigation tire son origine de nappes profondes sous pression dont des filets remontaient à la surface au bénéfice de failles dans les roches supérieures. Ses « sources » (des suintements de la roche) étaient curées afin de maintenir un débit suffisant. Les eaux étaient collectées et rassemblées en un oued qui dirigeait l'ensemble des eaux vers la palmeraie. De là, est organisée une répartition d'abord en volume, à l'aide de « peignes », barrages coupant la rivière dans sa largeur dirigeant l'eau par exemple en tiers ou en quarts vers les « quartiers » de la palmeraie. Sur chacun de ces petits cours d'eau (des seguias), on procède ensuite à une répartition en temps : tel jardin aura droit à telle durée d'irrigation (ce qui revient à un volume d'eau). Cette main d'eau (la *nûba*) varie selon la superficie du jardin.

Aujourd'hui, ce qui est changé est le premier terme du parcours de l'eau : les sources ne coulent plus. Pour en expliquer rapidement la raison, il faut savoir que les nappes dont elles dépendent (captives à plusieurs centaines de mètres sous le sol) sont le « Complexe terminal » et le « Continental intercalcaire », toutes deux pour ainsi dire fossiles. Contrairement aux cas marocains précités, l'eau est ici une ressource non renouvelable et son exploitation est minière. Qui plus est, l'exploitation de cette eau s'est aussi accrue : si les débits qui prévalaient avant la colonisation avaient été maintenus, il n'y aurait sans doute pas lieu de s'inquiéter. Or, nous avons une situation toute nouvelle : la multiplication des forages (d'abord des Français puis de l'État tunisien) a, dans un premier temps, fait baisser le niveau piézométrique (c'est-à-dire la pression) des nappes souterraines au point que les sources « naturelles » (curées par les oasiens) se sont taries, et dans un second temps, entraîné l'équipement de ces forages en motopompes pour tirer une eau qui venait seule à la surface auparavant. Si un oued coule toujours à Tozeur, ce ne sont plus les sources qui l'alimentent, mais le déversement des forages étatiques.

Le tableau et la figure qui suivent illustrent bien ce déplacement de l'origine de l'eau sur le dernier quart de siècle (où l'exploitation globale s'est stabilisée).

années repères	1970	1980	1990	1993
débit des sources	55,2	16,3	2,9	0
débit artésien (forage)	99,3	23,0	41,5	24,1
débit pompé (forage)	28,7	57,0	98,2	120,6
Total	183,2	96,3	142,6	144,7

(d'après Mamou A., 1995)

Tableau 1 : Évolution de l'exploitation (en Mm^3/an) des nappes profondes (gouvernorat de Tozeur)

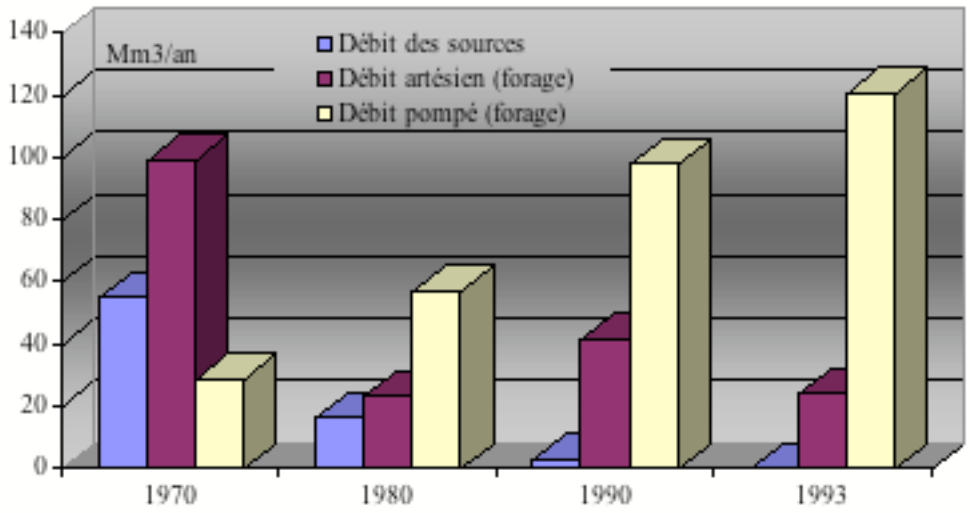

Figure 1 : Évolution de l'exploitation des nappes profondes pour le gouvernorat de Tozeur

Ce qui est assez problématique, c'est que l'on ignore les volumes d'eau précis du « stock » contenu en sous-sol, c'est-à-dire que l'on ne sait pas de combien d'années nous disposons pour poursuivre cette surexploitation des ressources en eau. À terme, si cette logique de relation à l'environnement continue de dominer la gestion de la question hydraulique, il n'y aura plus rien à gérer : plus d'eau, plus de palmeraie. La moralité de ce type de relation moderniste à la nature se révèle dans l'ironie : l'exploitation forcée entraîne la disparition de ressources naturelles, ce qui met en cause la place d'un homme « maître et possesseur de la nature » selon la formule de Descartes (comment rester « maître » d'une nature que l'on a fait disparaître ?), mais elle est expliquée comme inévitable au progrès économique.

Les intervenants dans le monde des jardins d'oasis

Les jardins de palmeraie d'oasis ne sont donc pas apparemment des jardins oubliés de tous, perdus dans les sables. Nous avons vu qu'interviennent bien évidemment les jardiniers, dans une multiplicité d'activités (pas uniquement agricoles), mais aussi les touristes dans leurs pratiques de l'espace de la palmeraie et l'État avec son appareil technique (nous avons évoqué ici rapidement l'action sur l'eau, mais elle est beaucoup plus vaste sur l'agriculture).

Ces différents acteurs du monde oasien (la liste n'est ici pas exhaustive) ont des actions diverses. Ces actions ou ces pratiques de l'environnement oasien sont conditionnées par la perception préalable que l'on a de l'environnement, et l'inverse est également vrai : les perceptions se construisent à partir de l'expérience. Nous l'avons vu pour les touristes, on s'attend à trouver un éden, on trouve un éden, cette pratique et cette expérience vont confirmer la perception édénique. Je simplifie grossièrement (des « altérations », des modifications interviennent), mais c'est l'idée. L'administration du développement agricole de l'État, à travers ses fonctionnaires, subit le même sort, même s'il ne s'agit plus d'une perception « naturelle » de la palmeraie, mais pour elle d'un espace à vocation strictement agricole, un espace à développer. Ce qui apparaît folklorique ou authentique (traditionnel) pour les touristes, apparaît traditionaliste et arriéré pour la seconde.

Les variations de modèles de jardins

Que font pendant ce temps nos jardiniers au Jérid ? Ils font feu de tout bois. Ils ont beau vivre dans une oasis, ils n'en sont pas moins liés au monde et à ses courants de pensées. Les

idées sur ce qu'est la nature et sur les modalités de sa relation à la nature évoluent pour chacun de nous. Le jardinier contemporain est confronté à trois directions possibles dans ces ensembles d'idées, trois registres se combinant de façons différenciés selon les différents acteurs : la direction touristique, la direction étatique et la direction locale classique. J'ai appelé ailleurs ces trois pôles idéaux respectivement Paternalisme, Orientalisme et Autochtone ; il serait un peu long d'expliquer pourquoi, mais il faut en comprendre l'idée générale : ces trois pôles représentent trois types idéaux (au sens de Weber), c'est-à-dire qu'ils n'existent pas en réalité : je définis trois comportements et perceptions vis-à-vis de l'environnement qui ne sont jamais présents de façon pure chez un acteur. Par exemple, si vous avez été touriste au Jérid, vous pourriez me dire « oui, je me reconnais un peu mais pas totalement dans la description que vous faites des comportements et perceptions touristiques » (ou du Paternalisme) : c'est que vous n'êtes pas ce « cas pur » qui est toujours une vue de l'esprit. De la même manière, notre jardinier contemporain du Jérid combine toujours les différents registres pour penser sa relation à l'environnement, sa conception de la nature (il n'est pas non plus un cas pur qu'aurait pu décrire une certaine ethnographie) ; il gère des logiques différentes et complémentaires : il n'est pas seulement jardinier, mais peut être téléspectateur mondial, il peut fréquenter la mosquée, vivre une pluri-activité (le jardin peut n'être qu'une de ses activités), il peut avoir rapport aux touristes, voire être un agent de la vulgarisation agricole… Il peut tout simplement être, comme chacun de nous, impliqué dans des réseaux divers tant soulignés aujourd'hui par ce « nouveau vieux concept » de globalisation. « Il est légitime de penser que les flux qui caractérisent l'ère de la globalisation, de même que les changements d'échelle, ont comme effet de démultiplier les possibilités de réappropriation des signes associés à la modernité occidentale dans des stratégies identitaires où ils vont fonctionner en liaison avec un répertoire mettant en œuvre une toute autre historicité. »[23] On peut encore élargir cette proposition et ne pas la restreindre à la modernité occidentale.

Des ressources socio-écologiques

Ces mélanges sont visibles à deux niveaux : dans la construction du paysage et dans les pratiques des acteurs. Dans le paysage d'abord : si le touriste averti peut prendre une photographie d'un jardin « traditionnel », c'est qu'il ne se sera pas épargné l'effort d'un cadrage soigné : d'une part « traditionnel » dans le réel ne veut rien dire, et d'autre part, quoi prendre dans le cadre ? avec ou sans la motopompe et les fils électriques ? Il n'existe pas un jardin vrai, mais tout une multiplicité de formes, d'organisations et d'idées du jardin : il existe une réelle diversité à l'intérieur des palmeraies anciennes, mais c'est encore sans compter avec les autres palmeraies, coloniales et nouvelles étatiques, les jardins en extensions et les palmeraies d'anciens bédouins sédentarisés. Des mélanges visibles aussi dans les pratiques des acteurs : cependant, il s'agit encore de mélanges ordonnés. Plus que de mélanges, on devrait parler de « compositions » (qui ne tardent pas à se recomposer). Nous ne sommes pas face à des cas pathologiques de schizophrénie ou d'incohérence des actes : à telle situation, on utilisera préférentiellement telles attitudes face au monde et à l'environnement. Cela revient à dire que ces modes de relations à l'environnement peuvent être des ressources (que j'ai appelées ressources socioécologiques). Pour n'en donner qu'un exemple, suivons un jardinier d'une ancienne palmeraie. Son petit jardin, varié, dense et parfumé où il passe quelques soirées avec des amis, qui produit un peu (mais il n'a jamais calculé combien exactement), qui possède les trois étages de cultures caractéristiques de l'oasis pourrait être le prototype du jardin classique et à ce titre on serait tenté de dire que ce jardinier est « traditionnel ».

---

[23] p. 14 *in* Abélès M. – Préface, pp. 7-22 *in* Appadurai A. – *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.

Pourtant, il quitte ce jardin en motocyclette pour rejoindre, plus loin de la ville, un autre jardin qu'il a construit en lisière de la palmeraie et là, le paysage est tout autre : le jardin est plus grand, les palmiers dattiers sont tous du même cultivar (la *deglet nour* que l'on trouve sur le marché européen), et ils sont tous strictement alignés selon un maillage de dix mètres sur dix. Il n'y a plus de cultures intercalaires, de fruitiers ou de maraîchage. L'eau d'irrigation est fournie uniquement par une motopompe privée qui puise dans la nappe phréatique. On remarque dans un coin les sacs d'engrais chimiques et le pulvérisateur. Il le dit lui-même : ce jardin est pour gagner de l'argent : il sait ce qu'il y gagne, tout est noté dans son petit carnet rouge. Comment donc notre jardinier passe-t-il d'un modèle à un autre aussi facilement ? Et cette question, le vulgarisateur des services de l'Agriculture est en droit de se la poser aussi en s'arrachant les cheveux, lui qui a vainement essayé de le convaincre des années durant de « rénover » sa vieille parcelle dans la palmeraie, d'en faire du moderne. Ce même jardinier d'un côté traditionnel construit sans cas de conscience un autre jardin en parfait accord avec les préceptes modernes de l'agriculture rationnelle : les registres employés sont opposés à certains égards, mais n'entrent pas en stricte compétition et leur coexistence est permise[24].

À ce stade, je n'ai plus que des hypothèses de travail. Il est très probable cependant qu'il faille notamment y voir un effet de la « qualité de la terre ». Par qualité, je n'entends pas strictement les pédologiques, mais aussi les qualités d'un lieu. La vieille palmeraie est un puzzle de terres héritées, les formes des jardins, leur organisation portent le signe d'une domestication millénaire. La terre est dite « fatiguée » même si elle produit, c'est une palmeraie dont on parcourt les chemins depuis l'enfance, qui a ses secrets, ses recoins, ses mystères et ses histoires. La terre des vieux jardins est aussi contrainte dans sa forme et son contenu des décennies, des siècles précédents de son travail. Au contraire, la terre prise sur le désert, une terre qui n'a jamais été travaillée, qui a bu le soleil jusqu'à plus soif (on attribue au soleil un pouvoir régénérateur), est une terre qui est pleine de « force » (pleine de « promesses » comme l'écrivaient les colonisateurs technicistes[25]) ; elle n'est chargée d'aucune histoire, elle n'est redevable à rien ni à personne. Et enfin, libre ou disponible dans sa forme et son contenu, elle reprend une esthétique de l'efficacité moderne : la ligne droite et l'épuration.

En guise de conclusion, un aveu : j'avais certes promis une promenade à travers les jardins de palmeraie d'oasis. Et puisque d'ethnohistoire il s'agit, même contemporaine, nous avons eu à transformer la promenade en excursion. Pour tenter de saisir les dynamiques des constructions particulières des natures jardinières des oasis, il nous fallait sortir un peu des sentiers battus qui font d'un jardin « exotique » un jardin exotique. Je n'ai pas encore expliqué, en fus-je capable, l'origine du type classique de jardin oasien. Nous aurons vu cependant que ce type, parfois incarné dans une réalité végétale, pédologique et sociale, n'est qu'une des possibilités d'une agriculture en palmeraie qui change, évolue avec le monde depuis toujours. Et quand bien même, ce jardin « classique » (et non pas « traditionnel », terme qui suggère une intemporalité) n'est que le résultat temporaire de situations écologiques et sociales mouvantes. Certes, les jardins d'oasis et plus généralement les sociétés oasiennes manifestent une certaine « adaptation » aux conditions écologiques très contraignantes en milieu aride, mais — outre que ces contraintes ne sont pas les seules —, elle n'est jamais cette harmonie symbiotique et éternellement équilibrée que le sens commun accorde parfois aux sociétés « traditionnelles ». Pour preuve, s'offre à nous la multiplicité des attitudes face à

---

[24] Cela s'explique en particulier parce qu'ils interviennent sur des niveaux d'organisation d'espaces et de temps différents.

[25] Verlet B. – *Le Sahara,* Paris, Coll. « Que sais-je ? », nº 766, Puf, 1958.

l'environnement et la multiplicité des formes et des desseins des jardins dans les oasis sahariennes.

Bibliographie

Abélès M. – Préface, pp. 7-22 *in* Appadurai A. – *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001, 315 p.

Bardin P. – Les populations arabes du Contrôle Civil de Gafsa et leurs genres de vie, Publications de l'Institut des Belles Lettres Arabes, Tunis, extrait de la *Revue IBLA*, 2e, 3e et 4e trimestre 1944, 64 p.

Battesti V. – The Power of the Disappearance, Water and the Jerid in Tunisia, *Worlds of Water*, London, IWHA, University of Bergen, 2002. [à paraître]

Bounaga N. et Brac de la Perrière R.A. – Les ressources phytogénétiques du Sahara, *Ann. Inst. Nat. A*gro. El-Harrach, vol. 12 (1), 1988, T. i, pp. 79-94

Cleuziou S. et Costantini L. – À l'origine des oasis, pp. 1180-1182, *La Recherche*, nº 137, vol. 13, octobre 1982.

Exposition coloniale de Marseille 1906 – *Les colonies françaises au début du xxe, cinq ans de Progrès (1900-1905)*, préface et introduction de Paul Masson, Algérie par F. Nicollet & G. Valran, Tunisie par E. Toutey, Tome 1, Marseille, Barlatier Imprimeur-éditeur, 1906, 497 p.

Guérin F.-E. (sous la direction de) - *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle et des phénomènes de la nature*, Paris, Au bureau de souscription, 1838, T. 6.

Pálsson G. – Human-Environmental Relations; Orientalism, Paternalism and Communalism, *in* Descola Ph. et Pálsson G. (éds) - *Nature and Society, Anthropological Perspectives*, London, New-York, Routledge, 1996, pp. 63-81.

Penet P. – *Tableau de distribution d'eau d'irrigation dans l'oasis de Tozeur*, Tunis, Régence de Tunis, Protectorat français, Direction générale de l'intérieur, s.d. [1912]

Tissandier G. – *L'eau*, Paris, Bilbliothèque des merveilles, Éd. L. Hachette et Cie, 1867, 382 p.

Toutain G., Dollé V., Ferry M. – Situation des systèmes oasiens en régions chaudes, *in* Dollé V. & Toutain G. (éd.) - *Options méditerranéennes, Série A : Séminaires Méditerranéens nº 11, Les systèmes agricoles oasiens*, Actes du colloque de Tozeur (19-21 nov. 1988), Paris, CIHEAM, 1990, pp. 7-18

Verlet B. – *Le Sahara,* Paris, Coll. « Que sais-je ? », nº 766, Puf, 1958, 116 p.

Vermel P. – *Écologie saharienne et pénétration de l'islam*, Paris, Th. HPHE, 1973, 162 p.

Wallut Ch. – *L'oasis, Scènes du désert*, Paris, lib. Ch. Delagrave, 1885 (2e éd.), 188 p.